

Portrait d'un imposteur *Un héros très discret* de Jacques Audiard

Jacques Kermabon

Numéro 83-84, automne 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/23352ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Kermabon, J. (1996). Compte rendu de [Portrait d'un imposteur / *Un héros très discret* de Jacques Audiard]. *24 images*, (83-84), 33-33.

UN HÉROS
TRÈS DISCRET
DE JACQUES
AUDIARD

Portrait d'un imposteur

PAR JACQUES KERMABON

Ne sachant rien du sujet du film, en sortant de la projection, j'étais convaincu que cette histoire d'un Français ordinaire qui profite de la période trouble de la Libération pour se muer en héros de la Résistance était une pure fiction. Les interviews de pseudo-témoins dans le style reportage mêlées au témoignage actuel du personnage (interprété par Jean-Louis Trintignant) mimant une authentification des faits en renforçaient la facticité. La présence à la conférence de presse cannoise de Jean-François Deniau, auteur du roman dont s'inspire le film, achevait de me conforter dans cette idée. En définitive, Deniau a expliqué que son roman, fidèlement adapté par Alain Le Henry et Jacques Audiard, est le récit de faits réels, et de citer en exemple des formules, des situations du film parmi les plus stupéfiantes.

Pari réussi donc que ce portrait d'un imposteur puisque la texture même du film se nourrit d'une ambiguïté similaire. En cela, pas plus que le personnage d'Albert Dehousse, le film n'est aimable. Il est plus facile d'aimer un héros gâté par le destin et qui n'a qu'à se laisser porter par les rencontres. Une origine provinciale étriquée, peu d'envergure, encore moins de courage, une intelligence sans relief, Dehousse n'est rien, un non-être à qui il n'arrive rien jusqu'à ce qu'il devienne le scénariste et le metteur en scène laborieux de sa propre vie en s'imprégnant de l'existence des autres. Le goût du mensonge lui est inoculé très tôt par sa mère qui, soucieuse de laisser une bonne image de son père, lui fait croire à une mort au champ d'honneur alors que son mari a été emporté par une cirrhose.

Si le mensonge peut être parfois de l'ordre de la faconde il relève le plus souvent, comme ici, de la maîtrise, du contrôle. L'existence fictive que se construit Dehousse ne laisse pas de place au laisser-aller. Elle exige



Albert Dehousse (Mathieu Kassovitz) scénariste et metteur en scène de sa propre vie, auprès de sa maîtresse (Anouk Grinberg).

un gros travail d'apprentissage: observation, mémorisation, répétition. Un véritable travail d'acteur. Le régime du film s'en ressent fatalement qui repose sur la présence quasi permanente de Dehousse, un personnage sans cesse en situation de maîtrise de lui-même. Ce sont ceux qu'il côtoie qui sont expansifs, débordants d'énergie vitale: sa femme courageuse (Sandrine Kiberlain), le capitaine, véritable aventurier, homosexuel un brin dandy à l'aura sulfureuse (Albert Dupontel), sa maîtresse entreprenante (Anouk Grinberg).

On a reproché au film un trop grand classicisme, mais la construction kaléidoscopique, «au feeling», de *Regarde les hommes tomber* n'aurait pas eu de sens ici. Il est clair que, de toute façon, Jacques Audiard ne relève pas du cinéma de la captation, qui va de pair avec une certaine empathie à l'égard de ceux (personnage ou acteur) qu'il filme. Nous sommes plutôt, avec ce *Héros très discret*, du côté de la démonstration — au sens mathématique du terme.

Et il est palpitant de voir comment Dehousse — décidément un nom à se glisser dans la peau d'un autre — place ses pièces, échafauda sa stratégie tel un joueur d'échecs. Comment aussi il ne fait rien, se

tait. Car avant d'être acteur, il est spectateur du monde et de ses rituels. Kassovitz excelle à créer ainsi ce personnage en creux, identité virtuelle qui, à coups de silences et de mines faussement entendues, renvoie à ses interlocuteurs ce qu'ils projettent en lui. On finit par être fasciné au point de souhaiter sa réussite, seule garante de la poursuite de l'action. Dehousse gravit ainsi les échelons de la réussite sociale jusqu'à ce qu'il soit appelé à de hautes fonctions dans la zone d'occupation en Allemagne. Là il ne s'agit plus de positions subalternes; pour continuer à faire illusion, il doit prendre

seul des décisions face à des hommes qui ont une véritable expérience militaire. On sourit de ses maladresses, on guette le moment où il va se trahir, on jubile de ses ressources jusqu'au moment où il doit décider du destin de Français surpris dans la forêt en uniforme allemand. Il les fait exécuter sur-le-champ et là notre rire, notre complicité, nous restent dans la gorge.

Pour Audiard, la force du sujet de Deniau est de «raconter un moment du destin collectif à travers l'histoire d'un individu et en faire une comédie.» La mue de Dehousse, anonyme français devenu résistant, serait ainsi à l'image d'un mensonge national. Ce schématisme suppose qu'une nation a une identité alors qu'on peut la voir comme plutôt tiraillée de tensions contradictoires. Le motif le plus fascinant du film tient à la dimension quasi ontologique de l'imposture, complètement vertigineux et tellement humain. ■

UN HÉROS TRÈS DISCRET

France 1996. Ré.: Jacques Audiard. Scé.: Audiard et Alain Le Henry. Ph.: Jean-Marc Fabre. Mus.: Alexandre Desplat. Mont.: Juliette Welfing. Int.: Mathieu Kassovitz, Anouk Grinberg, Sandrine Kiberlain et Albert Dupontel. 105 minutes. Couleur. Dist.: Alliance.